

Pascal Froissart

LA RUMEUR

Histoire et fantasmes

BELIN

8, rue Férou 75278 Paris Cedex 06
<http://www.editions-belin.com>

AVANT-PROPOS

Pour tenter de comprendre la rumeur, on aurait pu commencer en mai 1969, par la ville paisible d'Orléans. D'étranges événements y surviennent : on chuchote, on murmure, on bavarde... Les boutiques du centre ville sont prises pour cible, on parle d'enlèvements invisibles, de jeunes filles disparues, de cabines d'essayage dangereuses... Un jour, le mari d'une employée entre brusquement dans l'une des boutiques et empoigne sa femme en hurlant : « *Tu ne resteras pas une minute de plus ici !* » Le surlendemain, saisie par un commerçant ulcéré, la Préfecture de police ouvre une enquête judiciaire. Dès lors, les médias se chargent de répandre la nouvelle : d'abord la presse régionale, puis les journaux parisiens. Diverses organisations (associations anti-racisme, épiscopat, etc.) se mobilisent. L'une d'elles engage une équipe de « *sociologues du présent* » pour enquêter sur le terrain. L'horrible histoire acquiert là le nom qu'on lui donne désormais : la « *rumeur d'Orléans* », et à laquelle le sociologue Edgar Morin a consacré l'un des premiers ouvrages savants sur le sujet¹.

On aurait également pu illustrer la rumeur par l'une de ces histoires croustillantes qui collent aux

basques des présidents de la République. Pour cela, il aurait fallu risquer d'écorner l'image du grand homme en évoquant la tentation du suicide du Général de Gaulle au lendemain du fiasco de Dakar en 1940 (ainsi que le rapportent Maurice Martin du Gard, Philippe Dechartre, René Pléven). On aurait peut-être trouvé quelque intérêt morbide à se rappeler les « simples gripes » de Georges Pompidou qui s'éteindra quelques mois plus tard victime d'un cancer du sang (dont sa veuve ne dira le nom qu'en 1982). Au contraire, on aurait pu rire sous cape en évoquant l'incartade matutinale de Valéry Giscard d'Estaing, qui mettait en scène en 1974 une Ferrari (celle de Roger Vadim), une camionnette (celle d'un laitier irascible), une actrice en vogue (Marlène Jobert), et un scénario digne d'un vaudeville. Aurait-on glosé également sur l'omerta que s'est imposée la presse française devant la présence d'une fille cachée aux côtés de François Mitterrand ? Ou aurait-on colporté les ragots sur Jacques Chirac et d'invisibles comptes bancaires japonais ? Peut-être finalement est-ce Nicolas Sarkozy qui aurait emporté la palme, tant par les on-dit sur son divorce (le fera-t-il ? ne le fera-t-il pas ?) que par les cancans sur son mariage (quid du « si tu reviens j'annule tout » ?) ou sur les infidélités (ah ! l'attelage Jouanno-Sarkozy-Bruni-Biolay avait de l'allure, mais aucun journaliste n'aurait pensé à publier un tel quarté improbable ; il a fallu que la presse étrangère s'en mêle, qu'un conseiller de l'Élysée en rajoute, pour que soudain les médias bruissent du doux babil du futile et de l'insignifiant, au point d'en inquiéter la Chambre des députés elle-même).

Enfin, on aurait pu évoquer ces aiguilles de seringues, plantées à l'envers dans les sièges de cinéma, à côté d'un mot griffonné à la hâte : « *Vous venez d'être infecté*

par le virus du sida ». Cette perspective d'horreur avait donné lieu à des démentis formels, aussitôt publiés par toutes les bonnes feuilles. Le site de l'Institut Pasteur publiait notamment un communiqué de presse intitulé : « *Aiguilles contaminées par le virus du sida : démenti de la rumeur* ». En même temps, on s'interrogeait sur la manière qu'ont les courriers électroniques de véhiculer de tels messages alarmistes, ne reposant sur rien d'autre que leur faculté d'adaptation : à une semaine de distance, on pouvait recevoir deux messages commençant soit par « *Ceci s'est passé à Paris. Il y a quelques semaines de cela, dans un cinéma...* », soit par « *Ceci s'est passé à Montréal. Il y a quelques semaines de cela, dans un cinéma...* ».

L'AFFAIRE DE L'AVION DU PENTAGONE

Il arrive aussi que la réalité de la rumeur soit plus compliquée. Le livre intitulé *L'effroyable imposture*² va servir d'exemple : après un premier tirage de 75 000 exemplaires en mars 2002, il s'en vend 300 000 en quelques semaines ; l'ouvrage se place aussitôt en bonne place du « box-office » tenu par *Livres Hebdo*, l'organe des professionnels de l'édition. Il est traduit en espagnol, rencontrant un vif succès à cette occasion également, et des droits de traduction sont cédés pour une dizaine de langues. Préalablement à la sortie du livre, la thèse défendue avait été largement diffusée par le réseau Internet, mais soudain, les plus grands journaux français en parlent, les éditorialistes les plus réputés le commentent ; on apprend bientôt la somme exacte des droits d'auteur versés (une fortune)... Et puis, suivant le destin des bulles médiatiques, l'affaire se dégonfle et finit par

échouer au milieu des autres théories du complot dont se nourrissent les rêveurs...

Dans *L'effroyable imposture* est exposée une version iconoclaste des événements américains du 11 septembre 2001. L'auteur, Thierry Meyssan, journaliste, président du « Réseau Voltaire », une organisation militante, et à peu près inconnu du grand public, expose pourtant les faits tels qu'ils sont connus de tous : attentats suicides contre les deux gratte-ciel de New York et contre le Pentagone à Washington, revendications auprès de la Présidence, mouvements de Bourse, intervention américaine en Afghanistan, liens entre les terroristes et la CIA, etc. Mais, l'auteur se lance ensuite dans une interprétation assez particulière des événements. A-t-on cru qu'il s'agissait d'une attaque fomentée de l'extérieur des États-Unis ? Pas du tout, dit-il en substance, il s'agit là de l'action concertée d'une cinquième colonne au sein de l'*establishment* militaire américain. A-t-on pensé que les terroristes étrangers agissaient de leur propre gré ? Non encore, ils ont été manipulés pour servir les intérêts des conjurés de l'intérieur... Toutes les interprétations courantes, et construites depuis les événements au gré des analyses de spécialistes ou de politiciens interrogés dans les médias, sont prises à rebrousse-poil. Il en résulte que l'ouvrage se lit comme un roman d'espionnage... et que le lecteur en sort complètement paranoïaque : les moindres soubresauts de l'histoire deviennent autant d'événements signifiants, s'enchaînant les uns aux autres en une immense chaîne de causalités. Du coup, quand mon voisin me regarde de travers, je me mets à croire qu'il pense que je suis un agent du KGB...

Sur le plan intellectuel, l'étrange exercice de Thierry Meyssan ne propose rien d'extrêmement

original : pas de méthode nouvelle, ni de faits nouveaux. Il le dit lui-même au début de l'ouvrage : son objectif est de sortir des « *exigences du direct confrontées à l'effet de surprise [qui] ont circonscrit l'information à une description des faits immédiatement connus et empêché toute compréhension globale* ». En d'autres termes, il récupère toutes les informations, les plus importantes comme les plus anodines, les « digère », puis cherche à leur donner un sens. La thèse n'aurait pas été aussi éloignée de la « version officielle », sans doute n'aurait-on vu là qu'un exercice de « *construction de l'événement* », tel qu'Éliséo Véron le décrivait déjà pour l'accident nucléaire de Three Mile Island en 1978³.

Mais le parti pris de Thierry Meyssan est si appuyé, et son interprétation si éloignée des thèses communément admises, qu'aussitôt le ciel médiatique lui tombe sur la tête. Les journaux lui reprochent d'être « *paranoïaque* », au sens pathologique du terme ; un psychanalyste habitué des plateaux de télévision, Gérard Miller, est convoqué pour se prononcer sur le cas. Il rend son diagnostic le 20 mars 2002 sur le site du *Nouvel Observateur* :

« *Nouvel Obs. – La construction du livre L'Effroyable imposture, de Thierry Meyssan, peut-elle s'apparenter à une construction de type paranoïaque ?*

G. Miller – *Je n'ai pas lu le livre en question, j'en ai juste eu les échos qu'en a donnés la presse. [...] Plutôt que de faire appel à la clinique psychiatrique et à la paranoïa, je trouve plus intéressant de se dire que ce livre participe de ce que l'on pourrait appeler le nouvel Obscurantisme, qui est actif notamment à travers l'Internet, c'est-à-dire par le biais de ce que la science, de ce que la technique réussit de plus sophistiqué.* »

Le psychanalyste se défie de la question sur l'irrecevabilité médicale de l'essayiste. En fin tacticien du combat médiatique, il contourne soigneusement l'écueil et recentre sur une thèse plus personnelle et visiblement techno-pessimiste. Cet avis d'autorité n'empêchera évidemment pas les journalistes de continuer à laisser entendre que l'auteur est atteint de quelque mal psychiatrique, à l'exemple de *Libération*, le 17 mars : « *Le but des sites français qui ont ainsi créé ce "mystère de l'avion du Pentagone" n'est pas clair. Il relève soit de la psychiatrie, soit du marketing [...]. Aux États-Unis, le 11 septembre alimente depuis longtemps de nombreuses rumeurs toutes aussi paranoïaques.* »

Après cette salve médicale, c'est la biographie de l'auteur qui est attaquée. *Le Monde* du 20 mars évoque son « *itinéraire aux contours sinueux* » et le fait que l'homme ne ressemble pas « *à l'image qu'on se fait du plumitif besogneux découvrant chaque jour un nouveau complot depuis son officine* », phrase qui laisse sous-entendre davantage qu'elle n'en dit. Le journaliste égrène ensuite tout ce qui pourrait cadrer avec cette fameuse « image » : les études de théologie de Thierry Meyssan et son anticléricalisme ultérieur (attitude que *Libération* du 26 mars qualifie d'un ironique « *charismatique défroqué* ») ; son « *appartenance à la franc-maçonnerie dont il est un membre remuant* » ; ses coups de poing contre l'extrême-droite et contre des « *mythes nationaux plus consensuels* » tel l'abbé Pierre (du temps où celui-ci soutenait son ami Roger Garaudy, par ailleurs révisionniste) ; ses liens avec les homosexuels, avec les autonomistes corses, avec des « *disciples d'agitateurs antisémites* », voire avec le Front national (ce qui est un comble, car l'auteur s'est illustré dans des polémiques contre l'extrême-droite). L'article se termine par une « *queue de poisson* »

douteuse, qui se veut sans doute humoristique : « *De même a-t-il profité des conseils et de l'expertise de personnalités inattendues comme celle de Pierre-Henri Bunel, cet officier condamné à cinq ans de détention dont trois avec sursis pour avoir transmis, en 1998, les plans des frappes de l'Otan à un colonel serbe, en pleine guerre du Kosovo. Certes les deux hommes ne partagent pas les mêmes convictions. Ils ont seulement le même éditeur.* »

Aurait-on voulu abattre l'homme qu'on ne s'y serait pas pris autrement. La biographie est truffée d'éléments qui sont destinés à déqualifier à l'avance l'individu... et par ricochet ses thèses. L'attaque *ad hominem* n'est guère élégante, mais son efficacité est redoutable. On avait commencé par dire que l'auteur n'était qu'un malade paranoïaque ; on achève le travail en sous-entendant que l'homme n'est pas recommandable, qu'il n'est pas un « honnête homme » et qu'en définitive, les propos émanant d'une telle personne n'ont aucune légitimité.

Un dernier moyen d'ôter toute recevabilité aux arguments est encore employé : l'amalgame avec des thèses extrémistes. La comparaison avec les thèses des historiens révisionnistes fera l'affaire. Assimiler les idées de Thierry Meyssan à celles du révisionnisme représente une sorte d'arrêt de mort intellectuelle, au sens où la proscription des idées révisionnistes étant à peu près universelle, celle des idées qui y sont associées semble inéluctable.

Le 22 mars, sur le site du *Nouvel Observateur*, l'essayiste et romancier Pascal Bruckner attaque bille en tête : « *Le révisionnisme a commencé le jour même, avec la rumeur selon laquelle le Mossad aurait orchestré l'attentat et prévenu 4 000 employés juifs pour qu'ils ne soient pas dans les tours jumelles.* » (Sous couvert de la dénoncer, l'auteur diffuse par la même occasion une

de ces fameuses « rumeurs », mais on aura l'occasion de revenir sur cet « effet boomerang ».) Le magazine *Le Point* du 5 avril fait monter la sauce également en titrant son article : « 11 septembre. La rumeur révisionniste ». Le quotidien *Libération* du 26 mars se fait querelleur : « Sous sa présidence, ce qui fut le Réseau Voltaire ressemble de plus en plus à la Vieille Taupe après que Faurisson l'eut préemptée. » La Vieille Taupe est le nom d'un libraire-éditeur parisien connu pour diffuser les écrits révisionnistes : l'attaque est donc frontale, on est passé de la connotation à la dénotation, du sous-entendu à une forme de diffamation (que l'hebdomadaire *Politis* n'aurait pas désavouée, puisque, dans son édition du 11 avril, Thierry Meyssan y est traité de... « salaud »). Enfin, l'éditorial du 21 mars du quotidien *Le Monde* enfonce le clou : « *Cette thèse ne saurait être prise comme une hypothèse parmi d'autres : elle est tout simplement révisionniste, affirmant que l'histoire réelle que décrivent les médias et sur laquelle agissent les politiques n'est qu'un récit factice, totalement fabriqué et inventé.* »

Face à cette triple attaque, sur le front de la santé mentale, de l'honnêteté et de la moralité, Thierry Meyssan fait la sourde oreille. Il s'en tient à son raisonnement, martèle ses arguments, les répète tels qu'il les a écrits dans son livre... Ses contradicteurs sont rapidement dépassés : en matière de « faits », l'auteur a une bonne longueur d'avance sur eux. Sa documentation est large : l'ouvrage regorge de renvois, d'annexes et autres notes de bas de pages. Si l'on compte bien, 239 sources sont citées en 208 pages ! Les journalistes, pressés par le temps et l'actualité, sont distancés : sur ce terrain, Thierry Meyssan semble avoir réponse à tout. Un premier

bilan de l'affaire peut être tiré : d'un côté, un auteur au passé d'activiste et à la réputation militante qui prétend donner un sens nouveau à une série d'attentats survenus sur le sol américain ; de l'autre, une horde de journalistes qui affirment à tout va que l'auteur est soit fou, soit malhonnête, et que la réalité est bien celle qu'« on » a dite ; enfin, pris au milieu de ces deux feux, les familles des victimes, horrifiées qu'on puisse remuer ainsi les cendres encore chaudes, et le gouvernement américain qui ne daigne pas émettre une quelconque réponse officielle. On a donc là une affaire franco-française, qui n'achoppe sur aucun intérêt stratégique majeur (la présence de soldats français en Afghanistan ? moins de 5 % des forces engagées...), et qui se développe cahin-caha... au gré des ventes.

POURQUOI PARLER DE RUMEUR ?

Pourquoi faut-il donc que l'on parle de « rumeur », comme le fait *Le Monde* dans son article du 21 mars titré « Internet véhicule une rumeur extravagante sur le 11 septembre » ? Pourquoi ne dit-on pas tout simplement « Le sordide débat sur les attentats du 11 septembre », ou « Nouvelles polémiques sur les événements américains » ? Le mot « rumeur » est-il si vendeur qu'on s'en serve pour son seul pouvoir commercial ? Car enfin, il ne s'agit pas là de rumeur, du moins au sens où on l'entend classiquement (bouche à oreille, médias informels, etc.), mais d'un livre.

Or la thématique de la rumeur est omniprésente, et l'on peut y trouver trois raisons. D'une part, sur le plan rhétorique, la qualification de « rumeur » est en

fait une déqualification, car, en affirmant que l'histoire de Thierry Meyssan est une rumeur, on assure également qu'elle ne mérite pas d'être crue. D'autre part, sur le plan idéologique, la croyance est assez largement partagée qu'Internet est un réseau anarchique, voire libertaire, où circulent des informations douteuses, et par conséquent des rumeurs (si cela a pu être vrai, la profonde structuration commerciale du réseau depuis la fin des années 1990 a changé la donne). Enfin, sur le plan stratégique, l'association entre Internet et Thierry Meyssan s'appuie sur la méthode utilisée dans l'ouvrage : sur les 239 sources citées, 180 sont en effet directement consultables en ligne, soit 75 % des sources présentées, ce qui rend d'autant plus plausible que l'auteur contesté ne soit que la « chambre d'écho » d'une rumeur venue d'Internet⁴.

On peut explorer plus loin le lien entre Thierry Meyssan et Internet. En février, un mois avant la sortie du livre, un mensuel spécialisé dans la contre-culture, *Technikart*, visant un public jeune et branché, met en ligne un article rapide, titré « Comme un avion sans ailes » (référence à un « tube » des années 1980), où sont résumés quelques-uns des arguments du livre futur. Presqu'en même temps, une série de photos organisées sous la forme d'un jeu (« *Pentagone : le jeu des 7 erreurs* », et sa version anglophone « *Hunt the Boeing* ») apparaît sous la bannière d'un site sans histoire, Asile.org. Surprise : les deux documents sont signés « *Raphaël Meyssan* », que les journalistes de *Libération* identifient un mois plus tard comme « *son fils* » (on ne l'apprendra jamais autrement que sous le signe de la révélation, et Thierry Meyssan ne semble pas y avoir fait jamais référence). Doit-on penser qu'il y a eu concertation et que le site

du Réseau Voltaire voit son audience grandir grâce à la publicité de *Technikart* et d'Asile.org ? En tout état de cause, en temps normal, le site ReseauVoltaire.net reçoit une centaine de visites par jour ; bientôt, il passe à 1 500, puis 15 000 visites quotidiennes⁵. Les forums, ces lieux de discussion libre qui pullulent sur Internet, se saisissent également de l'histoire : celui de la revue *Technikart*, ceux des quotidiens nationaux, les alternatifs aussi (jliste.net, dgse.org). Les internautes mordent à belles dents dans la chair d'une histoire faite tout entière de conspiration et de trahison, de sang et de mort, de complot et d'État... On échafaude, on élucubre, on se fait peur...

À ce moment de l'histoire, il semble adéquat de penser que « la rumeur se développe ». Attention, il n'y a aucune magie à cela : le « scénario » a été écrit, et il a été soigneusement exposé dans une revue (*Technikart*) qui a diffusé de nombreux exemplaires à une population très ciblée, celle des jeunes (également très friands de forums), ainsi que sur un site sous la forme d'un jeu. On ne peut pas dire qu'il y a eu « naissance spontanée », « diffusion latente » ou quoi que ce soit du genre : ce n'est pas une rumeur au sens traditionnel du terme. Néanmoins, on peut imaginer que les premiers zélateurs de la contre-théorie se sont recrutés là, dans les forums des journaux branchés de l'intelligentsia française. Et encore, ceux-ci ne servaient que de chambre d'amplification à d'autres forums plus confidentiels : deux jours seulement après les attentats, des correspondants faisaient déjà part de leurs doutes sur la version officielle (sur dgse.org, par exemple⁶) ; le lendemain, un étrange candidat aux élections présidentielles et proche de Lyndon La Rouche, agitateur extrémiste américain, affichait sur son site Cheminade2002.org des théories similaires...

L'existence d'un bruit de fond sur les forums a pu légitimer l'argument « rumeur » : sans doute a-t-on pensé que le message premier y avait été créé. Mais il y a loin de la coupe aux lèvres, entre création et diffusion d'un message. Ce serait faire preuve ou de cécité ou de « pensée magique » que de croire que les techniques Internet ont été à la base de la diffusion : quelques milliers de contacts pour les forums, quelques dizaines de milliers pour le site *ReseauVoltaire.net*, quelques centaines de milliers pour *Yahoo.fr* ? On est loin, très loin des locomotives classiques : les médias radiophoniques et télévisuels qui ont fait la publicité de Thierry Meyssan, et leur audience en multiples de million d'auditeurs ou de spectateurs (1,7 millions pour Thierry Ardisson sur *France2* ; 2 millions pour Pascale Clark sur *France Inter* ; 700 000 pour Yves Calvi sur *France5*)⁷. Pourtant, le fait que le message a été « créé » sur Internet, ainsi que le délai entre la mise en ligne des documents de Raphaël Meyssan et la sortie du livre du Thierry Meyssan, vont donner le prétexte rhétorique dont ont besoin les journalistes pour brocarder cette histoire sans queue ni tête. Désormais, on parlera de « rumeur » et non de « polémique » ou d'« affaire », comme cela aurait pu être le cas si l'annonce n'avait pas été faite sur Internet.

Quelques journalistes se démarquent de cette rhétorique (c'est le cas du *Nouvel Observateur* quand Philippe Boulet-Gercourt surtitre son article avec « Le prétendu "complot du Pentagone" »). Mais la plupart enfoncent le clou. Le chef de file de ces pourfendeurs de rumeur est *Le Monde*. L'éditorial, anonyme, mais généralement rédigé par le directeur de la rédaction, est titré le 21 mars : « Le Net et la rumeur ». L'événement reçoit là son nom de

baptême. On parle désormais de « *la rumeur du 11 septembre* » opposée à « *l'histoire réelle que décrivent les médias* », on oppose la « *rumeur, propagée sur le Net par un petit groupe qui s'est donné le nom de Réseau Voltaire* » à l'information qui est « *un travail, avec ses règles, ses apprentissages, ses vérifications* ». Le chaos contre l'ordre, le faux contre le vrai...

On peut penser que l'émotion est mauvaise conseillère et que cette prose a dépassé les intentions du journaliste. Malheureusement, elle est unanimement reprise par tous les médias, signe qu'il ne s'agit pas là ni d'un hasard ni d'un lapsus. Le point d'orgue de la campagne anti-rumeur est sans aucun doute l'ouverture d'une rubrique spécialisée par le site Hoaxbuster.com, site qui se consacre au repérage des canulars sur Internet : « *Type : Rumeur. Statut : En cours d'analyse. En circulation depuis : Février 2002. Rumeur : Attentat du Pentagone. L'effet d'une bombe.* »⁸

Il se pourrait qu'il ne s'agisse que de mots, et que cela ne change pas grand-chose au fait qu'un débat est engagé et qu'il donne lieu à un vif échange entre les tenants de chaque partie. Mais associer la rumeur à une idée que l'on combat ôte d'emblée une certaine légitimité à la position adverse. Ainsi n'est-ce plus Thierry Meyssan que l'on défie, mais un homme qui se fait l'écho de thèses portées par la foule : dans l'éditorial du *Monde* déjà cité, l'argument est d'abord placé dans la bouche de la « *rumeur, propagée sur le Net* », puis dans celle de Thierry Meyssan : « *On devine les implications de cette théorie, exposée depuis par Thierry Meyssan* ». La thèse de Meyssan serait prisonnière de la folie de la foule. L'association avec l'idée de rumeur est donc une tactique de combat, et pas seulement un jeu sur les mots. Convoquer la rumeur au tribunal de la rhétorique, c'est convoquer tout

l'imaginaire qui est véhiculé avec elle : une parole sans locuteur, un écho des pulsions sociales, un outil de manipulation des masses...

UN CAS EMBLÉMATIQUE

Du point de vue du théoricien des rumeurs, le cas Meyssan est emblématique. D'abord, comme souvent, le diagnostic de « rumeur » est porté par ceux qui, de l'extérieur, veulent disqualifier le récit ; l'auteur n'utilise pas le terme (il l'emploie néanmoins à l'occasion de la publication d'un deuxième volume sur le même sujet : dans *Le Pentagate*, sorti en avril 2002⁹, Thierry Meyssan se sert du terme « rumeur » pour stigmatiser le discours de presse à son égard). Baptiser une histoire « rumeur » a un rôle « performatif », comme disent les linguistes : le locuteur est aussitôt dépossédé de son propos et devient le porte-parole d'une mauvaise foi universelle.

Ensuite, la presse joue un rôle majeur dans cette affaire, tantôt celui de l'incendiaire (pour diffuser l'information douteuse), tantôt celui du pompier (pour apporter des informations convaincantes), tantôt encore celui du pompier pyromane (quand des arguments de mauvaise foi sont opposés à des théories bancales, la sympathie va aux théories bancales). En somme, le traitement médiatique est la meilleure explication de la très grande diffusion du livre. Les médias lui ont accordé gratuitement un bel espace publicitaire. Pourtant, on s'est peu interrogé sur les circuits de promotion rédactionnelle qu'a empruntés le livre de Meyssan. Les analyses ont surtout glosé sur la « signification » de l'engouement des Français pour une prose de cette qualité. Pour

Guillaume Dasquié et Jean Guisnel, auteurs d'un livre critique sur le sujet¹⁰, « *L'écho inattendu de son livre est assurément l'un des symptômes d'une profonde maladie sociale et politique* ». L'explication est un peu courte : c'est penser que la France est un organisme vivant qui peut être malade (qui fait la tête ? qui fait les pieds ? les métaphores sont parfois dangereuses), et, de plus, que les citoyens français n'ont pas eu accès aux mille analyses, qui ont été diffusées dans les médias au moment de la sortie du livre. Or, si l'on veut caricaturer, le livre de Meyssan se serait vendu même s'il s'était agi d'un livre de cuisine, car tout le monde en parlait.

Le coup de génie était néanmoins de développer une thèse que les journalistes prendraient eux-mêmes comme une critique du fonctionnement journalistique. En effet, Thierry Meyssan se dit être « *journaliste d'investigation* » (sans avoir la carte, s'insurgent Dasquié et Guisnel !) et présente son œuvre comme une contre-enquête... Il n'en fallait pas moins pour que les professionnels de la presse se sentent mis en cause. L'investigation, « *l'honneur de la profession* » comme la nomme Dominique Marchetti, devient en effet « *un enjeu important pour l'ensemble du champ journalistique, dans la mesure où il a aussi des usages externes, permettant aux journalistes de réaffirmer la légitimité souvent contestée de leur profession et leur autonomie à l'égard des univers sociaux dont ils parlent* »¹¹. La réplique journalistique s'est donc faite sur des arguments d'honneur et de probité morale. C'est la raison des réactions outrées, et c'est également pourquoi elles ont porté sur l'homme et non sur l'œuvre.

Pourquoi ne pas s'être contenté de critiquer le travail de Thierry Meyssan – non pas la « rumeur » mais ce qui la constitue ? À cela sans doute deux raisons.

La première, c'est que le journalisme moderne vit une forte crise de représentation : les sondages publiés années après années montrent une image très négative du journalisme. Depuis 1993, les chiffres ne bougent quasiment pas, et seul un tiers des Français pense que les journalistes « *résistent aux pressions des partis politiques et du pouvoir* » ou « *aux pressions de l'argent* »¹² ; de même, sur l'« affaire de la vache folle », un sondage publié en 1996 par *La Vie* montre que les médias français figurent en avant-dernière position (24 %), juste devant le Gouvernement anglais (18 %), pour « dire la vérité » sur l'affaire¹³ ! La seconde, c'est que la réalité du métier et le temps de production toujours plus resserré éloignent chaque jour davantage les professionnels de leur rêve d'investigation. « *Plus de 90 % du contenu [provient] d'une information officielle ou semi-officielle* », avoue un journaliste de la télévision belge, René Haquin, désabusé, lors d'un colloque sur la rumeur¹⁴.

Pour l'affaire Thierry Meyssan, une attaque sur ses méthodes journalistiques aurait sans doute représenté le danger d'une attaque en retour sur les propres méthodes des journalistes français. Car, à quelques exceptions près, l'enquête sur les attentats américains est entre les mains exclusives des services policiers, et le journalisme y trouve peu sa place. Il était donc plus facile de mettre en cause la moralité de l'auteur, et l'immoralité des supports qui avaient fait écho aux thèses dénoncées. L'accusation de rumeur servait aussi à cela.

On voit ainsi se dessiner un premier portrait de la rumeur : à la fois argument de déqualification (« *arrête de colporter des rumeurs !* »), méthode d'accroche pour lecteur curieux (« *la rumeur du Net* »), outil d'analyse de diffusion de l'information (« *la*

rumeur était sur tous les forums dès le 13 septembre »), et plaisanterie aimable (« *tu ne connais pas la dernière ?* »). Son mode de diffusion est soigneusement occulté : la rumeur avance d'elle-même, presque par magie, et non par les voies on ne peut plus classiques de l'emballement médiatique.

Prise comme centre de cet essai, la rumeur n'est pas ce monstre aux têtes innombrables et aux pouvoirs illimités contre lesquels l'espèce humaine ne peut rien. Elle est au contraire un phénomène double, à la fois rhétorique et technique, dont on peut mener l'étude. Tel est l'enjeu des prochaines pages : que perce-t-il sous le seul qualificatif de « rumeur » dans un débat médiatique, un conflit d'entreprise, une altercation politique... ? Peut-on tirer le portrait d'un concept surexposé, sans tomber dans la description des intuitions de sens commun ? Peut-on traiter « scientifiquement » d'un phénomène qui semble aussi familier que l'air que nous respirons ? Peut-on même faire confiance au discours spécialiste qui prétend en traiter depuis un siècle (puisque les premiers écrits scientifiques sur la rumeur ont cent ans) ? Beaucoup d'imprécisions, d'inférences, voire de contradictions émaillent son propos. Pourtant, une littérature pléthorique continue d'être publiée, donnant l'illusion qu'une véritable « science de la rumeur » – ou « rumorologie » – est en train de se mettre en place. Sa description, critique parfois, amusée souvent, est l'objet de cet ouvrage.